

épaisse qui bientôt couvrit le pont d'un tapis dangereux et glissant. Elle finit par tomber en si grande abondance, que le capitaine en était à se demander s'il n'allait pas être obligé de chausser ses raquettes, avec ses matelots, pour faire la manœuvre.

Force fut donc de jeter l'ancre à l'Anse-aux-Basques et d'y attendre le retour d'une éclaircie et d'un vent plus favorable.

Tout en jouant aux cartes, les confédérés ne tardèrent pas à s'apercevoir que le bateau ne marchait plus. D'ailleurs, il leur fallait sortir de temps à autre pour mettre le nez sur le pont, afin de ne pas être suffoqués derrière cette cloison à peine aérée.

Équipage et passagers purent se convaincre, dès les premiers jours, que si la navigation sur le Saint-Laurent est possible au milieu de l'hiver, comme certains optimistes veulent le faire croire, elle est tout à fait dépourvue de charmes.

Le lendemain, le temps était devenu meilleur et on se mit en frais d'appareiller ; mais, chose inexplicable, l'écoute de la grande voile avait été coupée net, comme avec un couteau. Grande fut la surprise, et plus grandes les imprécations des